

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

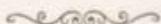
Chaumont

Limoges, [1858?]

IV.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

IV.



Spire. — Souvenirs des temps passés. — *Manheim* et ses beautés. — Voyage à pied. — Un Etudiant allemand. — *Worms* et ses splendeurs. — Les Juifs de Worms. — Impressions et Paysages. — Le Baudet récalcitrant. — Le Fief de l'âne. — Une Aventure et ses suites. — *Darmstadt.* — Frédéric le Grand. — Aspects des Montagnes. — Bergstrasse et Odenwald.

— Quand nous serons à Spire, tout-à-l'heure, et que pour y arriver nous franchirons le Rhin, ce beau fleuve aura déjà rempli cent soixante-six lieues de son cours... dit Émile.

— Et ce fut à Spire qu'au III^e siècle, d'après Tacite, les Romains placèrent l'une de leurs plus importantes forteresses... ajouta Fernand; Drusus en fut le fondateur, et César y campa.

— Ajoute alors que les Huns l'ont indignement brûlée; mais que, rebâtie par Constantin, elle fut agrandie par Julien l'Apostat, mon misérable homonyme... fit Julien d'Harcourt.

— Et quelle est l'étymologie de ce nom Spire? demanda Gustave.

— Les Gaulois la nommaient *Neomagus*, et alors elle était la capitale des Némélis, répondit le docte Émile; après que Drusus y eut mis une forteresse, elle devint *Augusta Nemetum*; puis, à raison de la petite rivière Spira, qui coulait dans son voisinage, les Romains l'appelèrent *Spira*; maintenant les Allemands en ont fait *Speyer*, et les Français; Spire.

— Amis, comme moi, n'aimez-vous pas, continua mons Emile, à vous rappeler les faits qui se sont passés dans les lieux que vous visitez? Il me semble qu'alors je vis à deux fois, dans les temps passés et dans les temps présents.

— Alors, puisque tu es si fort sur l'antiquité, savant Emile, ne te mettrai-je pas, sans bonheur pour toi, au défi de me dire ce que fut jadis cette ville antique de Spire, vers laquelle nous cheminons, dit Fernand.

— Oh ! très-volontiers ! reprit Emile Daurey. Tu sauras donc, mon très-cher, que Dagobert, notre roi à nous, celui qui mettait sa culotte à l'envers, ayant fait là d'un temple de Mercure un couvent de Saint-Germain, y rappela les Carlovingiens qui l'habitèrent, et, après eux, les empereurs saxons.

Othon I^{er} y donna ensuite le premier tournoi.

Puis Conrad le Salique y bâtit le dôme ; vous savez qu'en Allemagne le dôme, *domus*, c'est la maison de Dieu, l'église, le munster, la cathédrale enfin, et qu'il en fit la capitale de l'empire.

— De la cathédrale ? dit Julien, le clown.

— Mauvais plaisant ! de Spire, dit Emile.

Ensuite Conrad II en a fait la sépulture des empereurs, si bien que tour à tour Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Eubert d'Autriche, vinrent y prendre place dans le caveau de l'arrière-chœur.

J'ajouterai que Spire a subi onze sièges des Vandales, des Huns, des Allemands, des Français ; qu'elle a eu la Chambre impériale, qu'elle a possédé les Diètes dont maintenant Francfort a l'image, et que de grande cité la voici tombée à l'état de bourgade.

— Pauvre Spire, quel soupir ton souvenir m'inspire ! dit Julien. Oui, tu fus jadis la ville des Diètes, comme, là-haut, Bâle fut la cité des Conciles ; Francfort, là-bas, la ville des Elections, et Aix-la-Chapelle, plus loin, la ville des Sacres....

— Quelle érudition vous dépensez là, mes amis ! dit Gustave. Je regrette vraiment que nous n'ayons pas à notre suite quelque sténographe qui recueille les bribes de vos doctes discours.

— Tes vœux sont exaucés, mon bon ; voici René, gravement assis sur son baudet, qui a tiré ses crayons et son calpin, et il prend note de ce que vous dites, je le parie !

— Faisons-lui lire ce qu'il écrit... dit Emile.

— C'est cela... Ici, René, et pas de façons, ou nous te déposédons de ta bête... dirent les quatre écoliers.

— Contre la force il n'y a pas de résistance, articula gravement René, tout en donnant un coup de talon au baudet qui le portait. Messieurs, silence, écoutez !

Moi, René Maugras, je suis chargé de la rédaction du VI^e chapitre d'un ouvrage intitulé : EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN. La plume n'est pas plus mon fait que la langue, j'en fais ma coulpe. Je rumine, et voilà tout ! On le dit du moins. Néanmoins, je dois me soumettre. Donc j'écris mon chapitre, et pour ce, je n'ai qu'à transcrire les bavardages sans fin de mes compagnons de voyage ; de cette façon, je me tirerai d'affaire sans beaucoup de frais.

Mais il faut un petit préambule ; le voici :

Madame Daurey s'est trouvée fort souffrante le lendemain de nos longues excursions

dans les ruines d'Heidelberg. Je ne sais pas ce qu'ils avaient trouvé tous de si charmant à étudier tous ces granits, tous ces grès, et ces antiques maçonneries. Mais enfin, à chacun son goût. Donc madame Daurey, malade, a pris le parti d'aller directement à Francfort, où elle nous attendra à l'Hôtel du Cygne, *Schwern* en allemand. Nous avons tous voulu la suivre : mais, dans sa bonté, elle a exigé que nous ne perdissions rien de notre voyage. Alors le tyran Verbedur a transigé avec nous. Il a tenu à suivre la malade, et, pour nous éprouver, j'en suis certain, pour nous former, pour étudier notre tempérament, n'a-t-il pas eu la bonne idée de nous dire :

— Mes amis, voici cinq cents francs. Vous allez vous mettre au dos le sac de voyage, prendre le bâton à la main, couvrir votre tête de vos larges chapeaux de paille, revêtir vos blouses de coutil, et tous ensemble partir pour Schwetzingen, à pied, comme de vrais hommes, et de là vous rendre, à pied toujours, à Spire. Vous visiterez la ville. De là vous irez à Manheim, de Manheim à Worms, puis à Darmstadt, et enfin à Darmstadt vous prendrez le chemin de fer pour vous reposer et nous rejoindre à Francfort.

Tous mes camarades riaient sous cape en entendant ce discours, plus charmant pour eux que les brises du soir. Pour moi, fort mauvais marcheur, car j'ai l'infirmité de porter un gros corps, je rageais en dedans. Mais il fallait ne dire mot....

On me fit le trésorier de la bande, comme le plus sage de tous, et nous partîmes.

Franchement, en arrivant à Schwetzingen, qui n'est qu'à deux lieues d'Heidelberg, j'étais éreinté, tandis que mes drôles voletaient comme des papillons. Je fis alors un coup d'Etat. Laissant mes compagnons prendre l'avance, j'allai droit à un paysan qui travaillait dans la plaine à recueillir ses pommes de terre.

— Combien votre âne ? lui dis-je.

L'homme ne me comprit pas ; mais sa femme, qui a eu pour premier mari un soldat français resté dans le pays, dit :

— Ce monsieur veut acheter ton âne, mon vieux. Voilà une belle occasion de t'en défaire.

— Quinze thalers... dit le paysan dont la mine devint narquoise.

— Je vous en offre dix... répondis je.

— Donne-le, Fritz... fit la femme.

Bref, j'obtins mon âne, qui pour selle n'avait qu'un lambeau de vieille tapisserie, et me voilà à califourchon, rejoignant les amis au grand trot. Sans doute afin de les saluer et de me faire honneur, la bête se mit à braire en les voyant, comme si elle eût retrouvé sa famille. Je vous laisse à penser quels furent les rires et les sarcasmes qui m'accueillirent... Mais je m'inquiétais bien des calembourgs ; j'étais à l'aise, je laissai dire.

Au moins, comme un docteur dans sa chaire, je n'ai plus qu'à m'occuper de ma rédaction. Aussi j'écris toutes les billevesées de ces têtes folles :

— Quand nous serons à Spire, tout à l'heure.....

C'est ce que vous avez déjà lu au début de ce chapitre, lecteurs, et je vous en fais grâce.

Excursions,

— Farceur de René ! cria Emile , son hypostase est-elle à l'aise là-dessus...

— Laisse-le donc sur son âne... dit Julien , qui se ressemble s'assemble. Pour nous , parlons de Spire. Tenez , voici sa cathédrale qui nous apparaît dans toute sa magnificence. Vous voyez que le soleil traite la vieille cité avec autant de magnificence que si elle était encore la reine de l'empire.

Bientôt , après avoir passé le Rhin dans un bac , nous entrons dans Spire. Je mets mon baudet à l'hôtellerie , je commande un déjeuner confortable par la bouche d'Emile , fort expert sur ce terrain , et nous voici prenant un guide qui nous dirige sans transition vers la basilique de Conrad II.

— Ce beau *morceau* , nous dit-il , est l'ouvrage de Conrad le Galien , et ce fut à l'occasion de la chute de son fils Conrad , qui périt en tombant de la plate-forme du château de Limbourg , que l'empereur , pour céder aux instances de sa pieuse femme Giselle , édifia ce dôme en l'honneur de la Vierge Marie , et pour apaiser le ciel. Toutefois , ils ne survécurent pas à son achèvement ; Conrad II , Henri III et Henri IV y mirent la dernière main , et y firent enterrer le fondateur , sa femme , et s'y réservèrent des places ainsi qu'à leurs successeurs.

C'est l'un des plus beaux édifices du XI^e siècle.

— Et elle est encore aujourd'hui d'une beauté sublime ! dit Emile.

— Ah ! monsieur , reprend le cicerone qui se pose en artiste et s'exprime en très-bon français , elle a bien été restaurée au XV^e siècle , mais vos compatriotes l'ont affreusement dévastée en 1689 , lorsque Louis XIV enleva de notre ville le siège de la Chambre impériale et la fit transférer à Wetzlaar. Elle fut encore remise en état vers 1772 , mais votre révolution ramena les Français en 1794 , et quels dégâts n'y firent-ils pas ! Ils étaient si peu chrétiens alors.....

— Dites qu'ils étaient fous... fit Julien , et ne vous gênez pas.

— Enfin , en 1816 , le roi de Bavière l'a relevée de ses désastres , et on a orné l'intérieur de ces fresques magnifiques.

— Magnifiques est le mot... dit Emile , qui lorgne les peintures en connaisseur et n'est pas très-sûr de son affaire.

— Ce munster a entendu la grande et éloquente voix de saint Bernard , qui y prêcha une croisade en présence de Conrad III de Hohenstaufen , reprend ce guide. Aussi , tout ému , le prince se couvrit de la croix , et comme le peuple enthousiasmé , voulant porter en triomphe le fameux prédicateur , faillit l'étouffer , l'empereur le mit à cheval sur son dos et le déroba respectueusement à la foule.

— Mais à propos , c'est dans cette même église , je crois , dit Gustave , que saint Bernard ajouta au cantique *Salve Regina* ces mots : *O clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo Maria !*

— Oui , c'est vrai , et ces mots doivent être gravés là sur une plaque de métal scellée

dans le pavé, de manière que le mot *Maria* est juste devant la Sainte Vierge... dit Fernand; j'ai lu cela quelque part.

— Meinhers, cela n'est plus; l'inscription a disparu. J'ignorais ce fait, car je suis protestant.... Mais je n'en aime pas moins les catholiques, et je vous avoue que, pour ma part, je crois plus au salut de l'âme des catholiques qui n'ont qu'une même foi; qu'à celui des protestants qui croient ce qu'il leur plaît de croire...

— L'aveu a son prix! fit Gustave.

Sur ce, notre homme nous conduit au tombeau des empereurs. Au-dessus s'élèvent des sarcophages en marbre rouge. Des épitaphes sont fixées sur ces dernières demeures des souverains. Lues horizontalement, et de sarcophage en sarcophage, ces épitaphes produisent ces vers :

Illus hic. — Pater hic. — Avus hic. — Proavus jacet istic.

Hinc proavi conj. — Hic Henrici senioris.

J'ai dit les noms des empereurs enterrés en ce lieu : les autres princes ont été emportés par le vent qui souffle, et sont tombés comme la paille de l'aire, Lothaire II, Frédéric-Barberousse, Henri VI, Othon IV, Frédéric II, Conrad IV, Guillaume, Richard de Cornouailles, Alphonse de Castille, les uns ici, les autres là; cet autre en Angleterre, cet autre encore en Espagne.

— A cette heure, montrez-nous la ville... dit Emile au guide en sortant de la cathédrale.

— Eh mon Dieu! répondit l'Allemand, la cathédrale exceptée, Spire n'a jamais pu se relever de ses ruines. Vous en aviez fait, en 1794, le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre; 1815 l'a rendue à la Bavière : maintenant elle est la pauvre tête du Palatinat bavarois, et le siège d'un évêché catholique. Il y a cependant des antiquités...

— Des antiquités! interrompit Emile... Barbare, vous ne nous en disiez rien. Vite, vite aux antiquités.....

Alors nous allons voir l'*Alta-Porta*, vieille tour assez haute qui ne manque pas de physionomie aux yeux de l'archéologue; puis la *Tour des Païens*; le *Ritscher*, où se tenaient les Diètes de l'empire, et la *Monnaie*. Nous visitons aussi les ruines du *Palais des Templiers*, qui fut démoli en 1823, puis nous retournons à l'hôtel, où nous attend un repas bien mérité.

— Car, comme le dit Emile, si nous sommes dans la ville des Diètes, ce n'est pas un motif pour nous mettre à la diète.

Puis il ajoute tout aussitôt, en prenant une pose doctorale devant le garçon qui nous sert :

— En examinant cette *Tour des Païens*, tout-à-l'heure, je me rappelais que bien des points de ces contrées et d'autres ont leurs souvenirs des païens. Près d'Heidelberg, sur

Geilsberg, j'ai vu le *Trou des Païens*; à Winkel, je sais que nous verrons la *Rue des Païens*; enfin, à Wiesbaden, on m'a annoncé que je trouverais le *Mur des Païens*.

— Mais à Caub, où nous passerons aussi, il y a bien le *Pont des Païens*... dit Fernand.

— Tout cela prouve que les païens, Gaulois, Germains, Francks et Romains, ont passé par là avec leurs stupides idoles, et que, dépossédés des lieux qu'ils ont occupés, notre religion chrétienne n'a laissé subsister d'eux que des monuments ruinés comme leur Olympe. . dis je, moi, René.

— Quelle profondeur d'idées! clamèrent en chœur mes camarades.

Le lendemain, au point du jour, sages comme des philosophes, usant de notre liberté sans en abuser, ne nous permettant rien que ce que nous nous serions permis sous les yeux de notre cher maître, nous cheminions vers Manheim, mes amis à pied, comme de gais touristes, moi sur mon âne, comme un marchand de légumes du grand-duché de Bade.

Nous déjeunons à *Schifferstadt*, où Emile, en guise de trouvère, nous raconte qu'Othon IV, surnommé Othon le Grand, qui faisait le siège d'Eberstein, au-dessus de Baden-Baden, dont on voit les ruines, suspendit subitement ses manœuvres et fit annoncer un grand tournoi qui devait avoir lieu à Spire.

Les comtes d'Eberstein, profitant de la trêve, vinrent, eux aussi, à ce tournoi, qui réunit une foule de chevaliers de toute l'Europe.

Un bal suivit la fête militaire.

Au moment le plus animé des danses, on prévint en secret les trois Eberstein que, la nuit même, Othon devait reprendre les hostilités et attaquer leur château.

Le lendemain, au tournoi, Othon IV ouvre les barrières de la lice et somme les trois Eberstein de combattre, comme ils l'ont promis. On ne les trouve plus.

L'empereur, dans sa colère, fait aussitôt donner le signal d'un furieux assaut contre le château. Mais les trois frères, rentrés à temps, battent les troupes d'Othon.

Plein d'admiration, l'empereur négocie la paix et donne même sa fille pour femme à l'un des comtes.

— Terre! terre! criai-je quatre heures après à nos amis, en leur montrant, du haut de ma monture, Manheim qui nous apparaissait à l'horizon.

— Voici le théâtre de la gloire de Schiller, l'admirable poète allemand... dit Julien. C'est ici que la fameuse pièce *des Brigands* de cet auteur fut représentée en 1782. Là aussi, le poète épousa Laure Schwan, qui lui apporta le bonheur.

— Ce qui valait tout autant que la gloire, ajouta Gustave.

— Illustre antiquaire, incomparable tourbillon, deux titres bien différents, très-cher Emile enfin, dit Fernand, faites-nous l'historique de Manheim, vous, le flambeau des vieilleries et notre phare dans le tohu-bohu des chroniques...

— Mannus, le roi fabuleux des Teutons, est peut-être bien le fondateur de cette vieille cité... répondit Emile.

— Vieille !... interrompit Julien... Mais Manheim me semble tout neuf : ce beau badigeon blanc indique une cité moderne.

— *Nimium ne crede colori...* reprit Emile. Manheim est vieux, si vieux, qu'il y a des gens qui le confondent avec le *Mannheim* de la mythologie du nord, et qui veut dire *habitation des hommes*.

On trouve le nom de Manheim dans les chartes de 765; mais alors ce n'était qu'un hameau. L'électeur-palatin Frédéric IV, dont nous avons déjà entendu l'histoire à propos d'Heidelberg, fut le premier prince qui lui donna la vie. En 1606, il y construisit un château et y accueillit les protestants persécutés.

Cette nouvelle cité fut assiégée et saccagée par Tilly, en 1622. En 1652, elle fut reconstruite par Charles Louis, fils de l'infortuné prince d'Heidelberg, Frédéric V.

Mais la guerre de la succession d'Orléans lui amena les Français, qui la rasèrent totalement en 1688.

— Nos compatriotes n'aimaient pas la barbe à cette époque, dit Julien avec un grand sérieux.

— Reconstituée en 1698, par l'électeur Frédéric-Guillaume, son successeur, Charles-Philippe, en 1720, d'Heidelberg vint demeurer à Manheim. Alors Manheim eut une certaine splendeur : mais Charles-Théodore, électeur de Bavière en 1777, l'ayant quitté pour résider à Munich, Manheim tomba en décadence. Enfin, assiégée, bombardée, prise et reprise tour à tour par les Français et les Autrichiens, en 1794 et années suivantes, Manheim eut beaucoup à souffrir.

— Décidément, nous n'aurons que des *de profundis* à y chanter... fit encore Julien.

— Maintenant qu'elle appartient au grand-duché de Bade, continua Emile, elle se livre tout au commerce.

— Ça lui est facile, assise qu'elle est sur le Rhin et le Neckar... dit Fernand. C'est là qu'on y fabrique le tabac du Palatinat

— Alors nous y fumerons de bons cigares ! dit encore le bavard Julien.

— Moi, je trouve, dit Gustave, que tout en communiquant par un pont de bateaux avec la rive gauche du Rhin, et par un pont suspendu avec le Neckar ; nonobstant ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, Manheim est loin d'avoir l'aspect pittoresque des autres villes du Rhin.

— Elle ressemble à un œuf, continua Fernand. Voici ses deux larges rues qui se croisent et la divisent en quatre quartiers. Oh ! c'est singulier ! voyez donc sur ces murs, quartier P, quartier Q, quartier G, X...

— C'est une manière d'apprendre à lire aux habitants... dit Julien : s'ils ne sont pas lettrés, ce ne sera pas la faute des magistrats. Je trouve cette idée délicieuse.

— Voici le château, mes amis... reprit Gustave. Quelle façade... Diavolo! mille cinq... cents fenêtres; un, deux, trois... douze pavillons.....

— Et cinq cents chambres... ajouta un homme qui passait.

— Rien que ça? fit Julien. On devrait bien nous en prêter cinq seulement : nous ferions l'économie d'un hôtel...

— Meinherr!... dit un guide...

— Meinherr!... dirent vingt guides...

— Nous sommes Français, et ne connaissons pas votre iroquois .. dit Julien.

— A moi la préférence, alors, dit un autre guide plus timide; je sais le français, moi, Messieurs, et je vous montrerai les curiosités de la ville...

— Qui sont? demanda Julien.

— Le cimetière...

— Bon! voilà cet homme, un vampire sans doute, qui nous propose le cimetière comme une curiosité... s'écria Julien.

— Oui, Monsieur, tous les étrangers le visitent.

— Et pour voir? fit Julien.

— Le tombeau du poète dramatique Kotzebue, et celui de son assassin, l'étudiant Sand... répondit le guide.

— Allons, allons tout de suite, fit Emile, toujours curieux de ce qui offrait une tragédie. Vous nous conterez là-bas votre assassinat, sur les lieux mêmes.

— Attendez donc au moins que j'aie mis mon âne quelque part... m'écriai-je, tout contrarié de me voir entouré d'une foule de gamins qui devisaient sur la longueur de mes jambes.

— Mets-le dans ta poche et porte-le à ton tour!... me cria Julien.

Et, sans souci de mon embarras, mes cruels amis me laissèrent en plan sur la place de Manheim. Heureusement un hôtel me montre sa légende bienfaisante : je confie mon baudet à un garçon, je demande l'heure du dîner de la table d'hôte, et me voilà galoppant après mes infidèles.

Je les rejoignis au cimetière, juste au moment où le guide, entouré de mes compagnons, assis sur la tombe du poète, disait :

— Tout près du théâtre, à quelques pas de l'église et de l'ancien collège des Jésuites, se trouve une maison où, le 23 mars 1819, à cinq heures du soir, un étudiant d'Iéna, Louis Sand, frappa le poète Kotzebue de quatre coups de couteau. La victime mourut sur-le-champ, et on l'enterra le lendemain. Quant à Sand, il fut décapité sur cette place là-bas. Mais le peuple fit de ses funérailles une manifestation toute à sa gloire.

— A la gloire d'un assassin? dit Emile.

— Oui, Monsieur, parce que Kotzebue avait usé de son talent d'écrivain pour jeter sur

les hommes et les choses le venin de la haine, de la passion, du fiel le plus amer et de l'injustice la plus révoltante.

— Alors il a été puni par où il a péché.

Nous laissons là Kotzebue et Sand pour aller voir la ville. Mannheim n'a pas de monuments, et pour bien dire il n'y a qu'une rue : qui en a vu une, les a vues toutes. Rien n'est plus uniforme, plus régulier, plus gracieux à l'œil : mais par là même rien n'est plus monotone.

Alors nous dînons à l'Hôtel du Palatinat, dont je vous recommande, lecteurs, le vin et les carpes du Rhin ; après quoi, nous allons entendre la musique qu'une société de virtuoses fait entendre aux belles dames de Mannheim, sous les admirables arbres du parc, et enfin nous nous couchons.

Pour punir mes camarades de leur gourmandise de la veille, car ils ont trop bien dîné à l'Hôtel du Palatinat, comme c'est un vendredi qu'ils cheminent et que je chevauche de Mannheim à Worms, où nous nous rendons, je leur commande un déjeuner de Trapistes à *Frankenthal*, petite ville industrielle d'à peu près cinq mille habitants, jointe au Rhin par un canal. Et puis, comme je vois qu'Emile tire la jambe assez fort, et qu'il reste souvent à l'arrière de notre troupe, que souvent je précède, ainsi qu'un trompette envoyé à la découverte, je le fais monter sur ma bête, et m'impose à moi-même la pénitence de deux à trois lieues faites à pied.

Nous approchons de la ville, lorsque nous rejoignons un étudiant d'Heidelberg qui se rend à Worms, et qui, sachant le français, se met à nous dire que, comme nous, il a plaisir à courir les champs, et nous demande la permission de se joindre à notre troupe jusqu'à notre arrivée.

— Je serai de grand cœur votre cicerone, nous dit-il, et j'aurai gloire à faire à des Français les honneurs de ma patrie.

Et là-dessus le voilà qui nous raconte que, la veille, il a voyagé avec un autre Français, fort bon de caractère, assez instruit, et qui vient à distance, le jour même, de Mannheim à Worms. Le portrait qu'il nous fait de ce voyageur nous donne à penser que ce Français n'est autre que M. Verbedur.

— Cela n'est pas possible... dit Emile : M. Verbedur est avec ma mère ; et d'ailleurs, à quel propos marcherait-il à notre suite, en tapinois, et comme un espion...

— Pour s'assurer si nous nous conduisons en preux et chevaliers... dit Julien.

Mais bientôt nous cessons nos conjectures, et nous laissons M. Verbedur à lui-même.

— Quelle idée je me fais de Worms, et comme je l'attends avec impatience, tout en allant à elle et en l'appelant de tous mes vœux... dit Emile, qui a quitté sa monture pour se trouver plus en contact avec l'étudiant. J'ai tant de fois lu son nom dans l'histoire, que je me fais d'elle la plus belle idée...

— Vous vous représentez *Worms*, comme *Manheim*, tirée au cordeau, ses maisons mises en bataille comme les soldats d'un régiment? demanda notre nouveau camarade.

— Pas le moins du monde, reprit Emile : c'est une ville qui a vu les Gaulois, les Romains, les Barbares, les Francs, qui a subi le joug de bien des souverains; je me la représente toute convertie de rides, vieille, cassée par l'âge, mais belle dans sa vétusté.

— Eh bien! vous ne vous écarterez pas de la vérité, et vos paroles prouvent en faveur de votre judiciaire, reprit l'étudiant.

Figurez-vous de vieux remparts effondrés, soutenus par quelques tours éventrées, dix-huit, pas moins : ici la tour *Nideck*, ici la tour Carrée, *Frawenthurm*; j'en passe, et des plus belles. Représentez-vous dans cette enceinte de vieux murs, jusqu'à quatorze ruines d'églises, dont ceux qui en habitent les cryptes, ou tout au moins les échoppes laissées debout, ignorent les noms; entassez autour du *munster* de l'élégante *Sancta-Cæcilia* disparue, de *Saint-Mang* effacé, de *Saint-Johann* détruit, des groupes d'antiques maisons à pignons, de vieux palais lézardés; faites les rues étroites, tortueuses, comme votre antique *Lutèce* jadis; appelez vos jeunes idées d'artiste pour reproduire une cité comme en créait le moyen-âge, et vous aurez la vieille ville de *Worms*, que j'aime parce qu'elle a vu bien des âges, parce qu'elle ne ressemble en rien à tout ce qui est nivelé, tendu, raide, affecté, prétentieux, mais que tout, chez elle, est crénelé, dentelé, brodé, festonné, ouvré, fouillé, ruiné par la main du temps.

— Vous l'aimez, enfin, parce que c'est là que git le foyer de papa et de maman? dit Julien.

— Oui, je l'aime parce qu'elle est ma patrie, et que je suis fier de sa gloire passée...

Car, sachez-le, Messieurs,

Worms a vu vaincre César;

Attila passa un jour à la portée des flèches de ses murs;

Elle fut la *Vormatia* des Vangions;

Drusus changea son nom en celui de *Barmitomagus*;

Brunehaut résida dans son enceinte;

Charlemagne y épousa Fastrade;

Dans son jardin des Roses, Sigefroi vainquit un dragon;

En face de son *munster*, Chriemhil osa dire à Branchil :

« Arrière, vassale! la vassale ne passe pas avant la reine! »

A l'une de ses diètes, Luther discuta devant Charles-Quint; et avant de s'y rendre, osa dire :

« Y eût-il à *Worms* autant de diables que de tuiles sur les toits, j'irais de même. »

Worms fut la capitale des rois francs;

Elle eut la cour judiciaire des empereurs;

Worms possède des fresques byzantines, des peintures flamandes, des bas-reliefs de

divers siècles reculés, des chapelles au gothique fleuri, des tombeaux neo-paiens, des palais aux armoiries coloriées, des entre-colonnements peuplés de statuettes ;

Elle avait la *New-Thurm*, avec flèche aiguë et huit tourelles qui terminaient la pointe orientale de ses fortifications ;

Worms a sa voie romaine qui côtoie le Rhin ;

Worms a pour horizon les Vosges de France et le Taunus d'Allemagne ;

Elle n'a plus, il est vrai, sa magnifique porte de Mayence, ni l'église octogonale de Saint-Jean, ni le superbe cloître du munster ; mais, dans les champs qui l'entourent, elle montre encore sa nef de Notre-Dame ;

Et puis elle a Saint-Ruprecht, elle a son dôme !

— Vous êtes parfaitement plein de votre sujet, mon cher, et il est digne d'inspirer... fit Julien.

— Mais vous oubliez une chose, Meinherr, ajouta Emile : c'est que Worms est le berceau de la célèbre épopée des *Nibelungen* !

— Les *Nibelungen* ! qu'est-ce que cela ? m'écriai-je involontairement du haut de mon âne, qui trottait côte à côte avec ses camarades... Oh ! pardon... avec mes camarades.

— Monsieur, les *Nibelungen* sont un ancien poëme héroïque allemand, répondit l'étudiant, ainsi nommé de l'ancienne et puissante famille de l'antique Bourgogne. La funeste destinée de cette famille, victime de grandes et fortes passions, forme le sujet de l'épopée. Les héros sont Siegfried, fils du roi Sieeglin de Sunten, sur les bords du Rhin, et de Chriemhild, sœur de Gunther, roi des Bourguignons, et Gunther et Brunhild, dont l'origine septentrionale est fabuleuse. Siegfried est tué par Hugen, poussé par son beau-frère, jaloux d'un côté de satisfaire la haine de Brunhild, dont l'orgueil a été blessé par les paroles de Chriemhild que je vous ai dites, mais que vous n'avez pas recueillies, et excité de l'autre par l'envie de posséder ses immenses trésors. L'époque de ces événements remonte vraisemblablement au ^ve siècle de l'ère chrétienne, et la scène est à Worms, où Chriemhild médite une vengeance qui amène la destruction de toute la famille.

— En résumé, de toutes les grandeurs de Worms, que reste-t-il ? dit Emile, toujours curieux de savoir à quoi s'en tenir.

— Monsieur, Worms, colonie romaine, capitale des Gaulois-Vangions, détruite par les Huns, rétablie par Clovis, dotée d'un évêché par Brunhilde, frère du palais de Dagobert, devenu ville libre de l'empire germanique, témoin de la paix conclue entre le pontife de Rome et Henri V, à l'occasion du différend de l'investiture ; spectatrice de tournois, de diètes et de conciles ; comprise dans la ligue des villes du Rhin, incendiée par les Suédois en 1602, mise à sac par la guerre de Trente-Ans, brûlée par celle de la Succession d'Orléans, témoin encore, en 1723, de l'alliance signée par l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie, montre encore ses murailles écroulées pleines des monuments de l'antiquité et des arts.

— Et nous allons avoir le plaisir de les contempler... dit Fernand.

— Pas aujourd'hui, mon cher Français, car voici la nuit qui tombe, et nous avons encore une lieue à faire. L'obscurité sera complète quand nous arriverons. Vous n'aurez, pour ce soir, d'autre jouissance que de vous bien reposer à l'Hôtel du Rhin, et demain, de bonne heure, j'irai vous prendre. Ensemble nous visiterons mon beau vieux Worms, et après, vous accepterez d'un ami fraîchement éclos le déjeuner d'un frère.....

Chers lecteurs, je ne puis vous retenir à Worms trop long-temps : je vous dirai seulement qu'après une bonne nuit passée à l'Hôtel du Rhin, notre jeune Karl Rudiger vint nous prendre, selon le programme, et nous montra sa ville natale ; puis, après une visite détaillée à toutes les curiosités de Worms, il nous fit asseoir, malgré les difficultés que nous inspira sa courtoisie, à un festin paternel offert de la meilleure grâce.

En retour, nous le priâmes d'accepter, comme souvenir de ses amis d'un jour, une superbe pipe de Kummer. Car il faut vous avouer que le bon Rudiger fume comme... un Allemand.

— Franchement, cette ville de Worms était à étudier, surtout au point de vue de son ancienne architecture... disait Emile, lorsque nous prenions le chemin de Darmstadt par Bensheim, où nous passâmes le Rhin. J'ai surtout admiré la beauté des murs de la ville du côté du Rhin, aussi bien que des tours.

— Et la cathédrale donc, qui est un vénérable monument du VIII^e siècle... interrompit Julien. Ces vieilles de Worms devaient te plaire en effet. Pour mon compte, je me suis surpris à admirer les deux chœurs, coiffés de leurs coupoles et couronnés de leurs tours. Nous avons retrouvé là le style teutonique. Les voûtes ogivales sont du meilleur effet : et cependant les murailles nues inspirent la mélancolie.

— J'espère que la grande rose du chœur t'a égayé davantage : ses mille couleurs plaisent tant à l'œil... dit Gustave. Moi, j'ai eu plaisir à voir la colonnade extérieure, et, au sud, le riche portail du XIV^e siècle.

— Et que dites-vous de l'église de Saint-Martin, du XI^e? demanda Fernand. Sa grande porte est richement décorée, j'espère?

— Enfin tout est beau là, comme à Saint-Paul, comme à Notre-Dame, avec ses peintures de la mort de la Sainte Vierge, comme tout ce que renferme Worms : c'était à y passer huit jours... dit Emile.

— Ce que vous ne savez pas de Worms, fit Julien, car c'est à moi seul que Karl l'a raconté, c'est que cette ville est la patrie des Dalberg, la plus noble et la plus ancienne famille de la chevalerie allemande. Les services de ces Dalberg furent si éclatants, qu'à chaque couronnement le nouvel empereur, lorsqu'il créait des chevaliers, demandait d'abord :

« Est-ce qu'il n'y a pas un Dalberg ici? »

Et s'il y avait un Dalberg qui ne fût pas encore chevalier, c'était lui qui recevait le pre-

mier l'accolade. Suivant la tradition, le premier des Dalberg serait venu à Worms avec la 22^e légion romaine.

— Celle qui était à la prise de Jérusalem par Titus ? dit Gustave.

— Précisément, répondit Julien. Et, suivant une autre tradition que m'a racontée Rudiger, une colonie juive se serait établie à Worms 588 ans avant J.-C.

— Avant J.-C. ? dit Emile.

— Oui, mon très cher... continua Julien. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'au moyen-âge, aucune ville d'Allemagne n'avait de communauté juive plus nombreuse, de synagogue plus ancienne.

— Je sais, par exemple, reprit Emile, que d'après la vieille chronique des Juifs de Worms, leurs ancêtres se seraient tellement plus dans cette ville, qu'ils ne pouvaient se décider au retour dans leur terre natale. Mais les prêtres de la terre promise les menacèrent de la punition divine, parce que Dieu avait commandé aux Juifs de célébrer leurs trois grandes fêtes à Jérusalem. A quoi les Juifs de Worms répondirent :

« Nous habitons déjà sur la terre promise, celle de Worms, qui est une petite Jérusalem, et notre synagogue un petit Temple. »

— A moi, Gustave Famido, ce matin, un homme de Worms me disait que la terre du cimetière des Juifs, dans la ville, a été apportée de Jérusalem...

— Eh bien ! tant mieux pour les Juifs, et silence sur Worms, en voilà assez comme cela ! dit Fernand. Occupons-nous du Rhin, des champs, des montagnes et des bois, et laissons les vieilles cités à leurs légendes et aux parietaires qui rongent leurs murailles....

— A propos, René, dit Emile, que feras-tu de ton âne quand nous allons arriver à Darmstadt, où le chemin de fer nous attend pour nous réunir à ma mère, à Francfort ?

— Mais tout bonnement je le revendrai, comme je l'ai acheté : ce sera pour le premier paysan venu une bonne fortune que maître Aliboron mis en vente... répondis-je.

— Oui, avec cela qu'il va si agréablement au galop, répondit mon interlocuteur, j'ai gagné un lombago à me servir de ta maudite bête...

— Allons donc ! Depuis cinq ou six jours que je l'enfourche perpétuellement, je m'en trouve fort bien, moi ! dis-je, et depuis que Férulus, c'est le nom que j'avais donné à mon âne, est à mon école, il a considérablement gagné : je puis dire que je l'ai formé, et qu'il a une valeur double de son estimation primitive...

— Alors, prouve-le, mon gros Silène, en lui faisant passer ce ruisseau, cria Julien en ricanant ; comme il n'y a pas de bac ici, force est à ton talent d'écuyer de passer cette petite rivière sur ta bête, ou toi de la porter dans tes bras, car je sais qu'en général les roussins d'Arcadie n'aiment pas les gués. Pour nous, voici de magnifiques pierres qui nous offrent un pont naturel.

Nous étions au pied du Mëlibocus, dont le sommet n'a pas moins de cinq cent trente-trois mètres de hauteur, à droite de notre route ; nous longions les dernières rampes de

l'Odenwald à gauche, et déjà nous apercevions les ruines des châteaux d'Alsbach et de Frunckenstein, lorsque nous arrivions à ce malencontreux ruisseau qui traverse le dernier village. Mes camarades franchissaient déjà la rivière à l'aide des pierres en question, quand ma farouche monture, se voyant face à face avec l'eau et peu sensible à l'harmonie de son courant, se prit à dresser les oreilles, à allonger l'arrière-train, à frapper du pied, et à pousser un si terrible cri de détresse, que les échos des montagnes en frémirent.

Mes amis, de l'autre rive où ils étaient arrivés, regardaient avec un rire qui n'avait rien de reconfortant, et je songeais à leur demander le secours de leurs bras pour faire avancer mon animal récalcitrant, lorsque soudain le terrible baudet, se laissant tomber sur le flanc dans l'endroit le plus marécageux, me jeta au milieu du plus affreux bourbier, dont la vase n'épargna même pas mon visage. Je fus un quart-d'heure à me débrouiller de ma chute et à me remettre sur pied. Et, lorsqu'enfin je repris la parfaite connaissance de ma position, je dois à mes amis de leur rendre cette justice qu'ils étaient fort empressés autour de moi....

Quant à l'âne, il galoppait dans la plaine, faisant mille cabrioles, prodiguant les péta-rades, et semblant fort heureux de jouir d'une liberté tout-à-fait illimitée.

Julien se chargea de le reprendre, et bientôt, en effet, il me l'amena soumis et dompté. Puis, une fois lavé, épongé, purifié, mais non séché, on me remit sur le bât, et, l'un tirant, l'autre poussant, on parvint à contraindre la bête de passer l'eau qui l'effrayait si fort.

Mais voilà qu'à peine de l'autre côté de la rivière, le vilain âne, au lieu de reculer comme naguère, se prend à fournir une course si précipitée, si rapide, qu'il me sembla que j'étais emporté sur le cheval Pégase, et qu'il m'enlevait vers l'Olympe à travers les airs.

Il ne s'arrêta plus, mes camarades courant à ma suite, de crainte d'accident, qu'au beau milieu du village de Frankenstein, à la porte d'une étable. Mais ce ne fut pas sans attirer toute la population, qu'il appela au dehors, sur les portes des maisons. Aussitôt un hurrah formidable fut poussé par la marmaille qui jouait, les femmes qui filaient, les hommes qui cheminaient :

— Le fief de l'âne ! le fief de l'âne !

C'était en allemand qu'ils criaient de la sorte ; mais j'eus, peu après, l'explication du cri, et je vous en donne la traduction.

Alors ce furent des rires, des clameurs, des pâmoisons sans fin. Une foule de paysans s'empressa autour de moi : l'un me tirait par la blouse, l'autre par les jambes.

— C'est un homme poisson ! disaient-ils en allemand ; il est tout mouillé... Il sort de l'eau....

Bref, mes amis arrivant, tout s'expliqua. On leur dit, et ils me l'ont raconté ensuite, qu'autrefois la ville de Darmstadt avait donné aux seigneurs de Frankenstein douze madlers de blé par an, sous le nom de *fief de l'âne*, à la condition que ceux-ci fourniraient un âne

sur lequel tout mari qui aurait été battu par sa femme traverserait le village. Or, cet usage s'était perpétué, et en ce moment, moi, pauvre René, j'étais pris pour l'un de ces infortunés époux.....

Jugez du rire de mes compagnons de voyage !

Une plus étrange circonstance vint mettre fin à cette étrange aventure. J'ai dit que mon âne s'était arrêté de lui-même à la porte d'une étable. C'était précisément l'étable qu'il avait occupée jadis, et dont la propriétaire, une brave femme, toute stupéfaite de revoir sa bête, se prit à pleurer, et saisissant la tête du baudet, l'embrassa de tout son cœur, au grand ébahissement de la foule.

Je ne reculai pas devant l'occasion de faire deux heureux. Avisant un paysan qui savait quelques mots de français, puisque c'était lui qui avait raconté l'histoire du fief de l'âne :

— Dites à cette femme, articulai-je le plus nettement possible, que, voyant sa grande affection pour un animal que la pauvreté l'avait forcée à vendre, sans doute, je lui en fais cadeau, et de grand cœur.

Parole d'honneur ! jamais il ne me sera donné de rendre quelqu'un plus heureux que ne le fut cette femme.

Après une collation, et quelques bouteilles de vin prises avec les paysans de Frankenstein, nous leur serrâmes les mains, et, reprenant notre route, deux heures après nous entrions dans la ville de Darmstadt, la capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Autrefois castel romain, élevé à l'intention des Kats, peuplade fort remuante, Darmstadt avait été, jusqu'au XI^e siècle, un simple village, et n'obtint qu'en 1530 les droits de cité. Sous le landgrave Georges I^{er}, en 1567, elle devint sa résidence et acquit quelque splendeur. Mais, en 1647, les terribles Français la prirent. Il faut dire que, depuis 1814, Darmstadt est en grande prospérité.

Notre première station se fait à l'Hôtel de la Vigne : j'ai grand besoin de changer de vêtements, vous le concevez, lecteurs, et comme on en trouve difficilement à ma convenance, je suis obligé de prendre le paletot germanique d'un des garçons qui nous servent.

En second lieu nous parcourons la ville, et c'est bientôt fait.

Située à l'entrée de la montagne de *Bergstrasse*, Darmstadt se divise en ancienne et nouvelle cité. Les rues de la première, peu nombreuses, sont étroites et sombres ; les rues de la seconde, moins nombreuses encore, sont larges et spacieuses. Je signale surtout celle qui s'ouvre en face de l'embarcadère, *Luidgstrasse*, belle et fort longue, qui aboutit à une place décorée d'une colonne de bronze, piédestal de la statue du grand duc Louis I^{er}. C'est l'ouvrage de Schwanthaler. C'est à ce prince que la ville doit surtout ses embellissements. Un escalier en spirale nous permet d'arriver à la plate-forme du monument, et c'est jouissance, car de là notre vue s'étend, à la droite du Rhin, sur les chaînes du

Taunus, au nord, du Mélibocus à l'est, sur le mont Tonnerre plus bas ; puis en face sur la Bergstrasse et l'Odenwald, à l'ouest.

Nous nous rendons aussi au château du grand-duc, et nous y admirons de magnifiques collections d'histoire naturelle, des antiquités précieuses, une bibliothèque de cent soixante mille volumes, vingt-quatre mille manuscrits, et enfin une fort belle galerie de tableaux.

Je vous recommande aussi le nouveau palais, le théâtre, l'arsenal, l'église catholique et le palais des chambres.

Le soir venu, nous allons entendre la musique allemande sur les pelouses du parc, et non loin de l'orchestre, nous nous trouvons face à face avec un tombeau. C'est celui de la landgravine de Hesse, mère du grand-duc Louis I^{er}.

Sexu femina, ingenio vir!

Telle est la courte épitaphe qui le décore. En voulez-vous connaître l'auteur ? Frédéric le Grand !

Nous sommes au commencement de septembre, et déjà la rouille s'attache aux arbres et se confond avec la verdure. Pour aller à Francfort, dont nous prenons le chemin de fer, selon les instructions reçues, nous longeons la Bergstrasse, versant ouest de l'Odenwald d'un côté ; de l'autre, les premières ondulations du Taunus, et les dernières du Mélibocus. Ici, s'allongent leurs croupes avec leurs formes variées ; là, s'ouvrent des vallées charmantes ; plus loin, surgissent des villes et des villages riants au milieu de la verdure ; au-dessus, sur les hauteurs, au milieu de magnifiques vignobles, s'élèvent des châteaux ; au loin, le Rhin murmure et sillonne la plaine de son ruban d'or qui brille à travers les découpures des montagnes. Enfin, l'air et le climat sont des plus doux. Il y a certes, très-peu de chemins de fer, d'où le voyageur, commodément assis dans de délicieux wagons, puisse contempler une telle variété de paysages pittoresques.

Voici bientôt les clochers de Francfort qui nous apparaissent à l'horizon. Le visage d'Emile se colore ; c'est la preuve que son cœur bat à la pensée de sa mère qu'il va revoir...

Enfin le convoi s'arrête... Nous débarquons pour sauter aussitôt dans l'un des omnibus qui porte l'annonce de l'Hôtel du Cygne... Jugez de notre étonnement, lorsque nous nous y trouvons face à face avec M. Verbedur, arrivant avec nous, et par le même train...

Le digne homme, pour s'assurer de l'usage que nous ferions de notre liberté et veiller sur nous, nous suivant à distance et demeurant invisible, ne nous avait pas quittés d'une minute...

C'est là remplir son devoir de précepteur !